



CLINIQUE MEDICAL





R726 B6

R. M. de S. V

OUVRAGES DE M. LE PROFESSEUR BOUISTAUD, Quetre fromvent cher he me beet Libraires

TRAITE (TANIONE, DES MAIN DIES DU COLUE, précéde de recherches nouvelles our l'anatonie et le riverologie de cet oranne. Paris, A COUNTY A THE COUNTY OF THE C

TRAITE CLINIQUE ET PRESENTACIONE DE L'ENCEPHALITE

LA PHILOSOPHIE MÉDICALE ET LES GÉNÉRALITÉS

TRAITE CENTIQUE, ET EXPLATA AN MANTE PIÈVRES DINES, ESSENTIELLES, TRAITE 1006, ESSENTIELLES.

CLINIQUE MÉDICALE.

ENPOSITION RAISONNE D'UN CAS DE NOUVELLE ET SIN-GULLESTATIFIT PERFEMATHEODISME observe chevillonnine. Paring start Marting.

BECHOOKING CONTOURSET EXPERIMENTALES Lendant a re-Inter 1's pilor of Myloth on he londons du cerclet, et à prouver que cut et et propose que cut et et propose de la propose de la

RECHESCARS PETRIMENTALLY OUR LES FONCHONS DU CHARLET EN CENERAL of our other de ca portion successere en gereiculier, Paris, 1830, in-S.

PRAITE ELEMENTATES DE MOSSEMACHIEMOSPEAIR, GLAC

OUVRAGES DE M. LE PROFESSEUR BOUILLAUD,

Qui se trouvent chez les mêmes Libraires.

TRAITÉ CLINIQUE DES MALADIES DU COEUR, précédé de re-
cherches nouvelles sur l'anatomie et la physiologie de cet organe. Paris,
1835, 2 vol. in-80, avec huit planches gravées. 15 fr.
NOUVELLES RECHERCHES SUR LE RHUMATISME ARTICU-
LAIRE AIGU en général et spécialement sur la loi de coïncidence de
la périeardite et de l'endocardite avec cette maladie, ainsi que sur la
formule des émissions sanguines coup sur coup dans son traitement. Paris,
1836, in-8°.
TRAITÉ CLINIQUE ET PHYSIOLOGIQUE DE L'ENCÉPHALITE
ou INFLAMMATION DU CERVEAU et de ses suites, telles que le
ramollissement, la suppuration, les tubercules, le squirrhe, le cancer, etc.
Paris, 1825, in-8°.
TRAITE CLINIQUE ET EXPÉRIMENTAL DES FIÈVRES DITES
ESSENTIELLES. Paris, 1826, in-8°.
TRAITÉ PRATIQUE, THÉORIQUE ET STATISTIQUE DU CHO-
LÉRA-MORBUS DE PARIS, appuyé sur un grand nombre d'obser-
vations recueillies à l'hôpital de la Pitié. Paris, 1832, in-8°, 6 fr. 50 c
EXPOSITION RAISONNÉE D'UN CAS DE NOUVELLE ET SIN-
GULIÈRE VARIÉTE D'HERMAPHRODISME observée chezl'homme.
Paris, 1833, in-8°, fig.
RECHERCHES CLINIQUES ET EXPÉRIMENTALES tendant à ré-
futer l'opinion de M. Gall sur les fonctions du cervelet, et à prouver que
cet organe préside aux actes de l'équilibration, de la station et de la pro-
gression. Paris, 1827, in-8°.
RECHERCHES EXPÉRIMENTALES SUR LES FONCTIONS DI
CERVEAU EN GÉNÉRAL, et sur celles de sa portion antérieure en
particulier. Paris, 1830, in-8°.
TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE NOSOGRAPHIE MÉDICALE, GÉNÉ-
RALE ET SPÉCIALE: 5 vol. in-80 coustinant

ESSAI

SUR LA

PHILOSOPHIE MÉDICALE

ET SUR LES GÉNÉRALITÉS

DE TA

CLINIQUE MÉDICALE,

PRÉCÉDÉ D'UN

RÉSUMÉ PHILOSOPHIQUE DES PRINCIPAUX PROGRÈS DE LA MÉDECINE,

ET SUIVI D'UN PARALLÈLE DES RÉSULTATS DE LA FORMULE DES SAIGNÉES COUP SUR COUP AVEC CEUX DE L'ANCIENNE MÉTHODE, DANS LE TRAITEMENT DES PHILEGNASIES AIGUES.

PAR J. BOUILLAUD,

Professeur de Clinique médicale à la Faculté de Médecine de Paris.

Majus opus moveo.

BIBLIOTECA

PARIS,

LIBRAIRIE DES SCIENCES MEDICALES

DE JUST ROUVIER ET E. LE BOUVIER,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 8,

1836.

000559

R7.26 B6

ESSAF

PHILOSOPHIE MEDICALE

BETTALLIAN OR ALL MOR THE

CLINIQUE SIEDICALÉ.

ATTACK AT TO POLY THE STATE OF THE STATE OF

AND BARDON TAND

The second section of the second seco

The second secon

TOTAL BENEFIT SWITTER

LIERBERT DES SCHRICKS MEDICALS.

IMPRIMERIE D'HIPPOLTTE TILLIARD,

PRÉFACÉ.

L'Essai que je soumets au jugement du public, a pour but essentiel d'imposer à l'étude de la médecine ce caractère d'exactitude sans lequel il n'existe aucune véritable science, et de lui imprimer la direction généralement suivie dans les sciences physiques proprement dites. Cette tentative n'est pas nouvelle, je le sais; mais les efforts de nos devanciers n'ont pas été tels, qu'il ne restât plus rien à faire après eux. Que dis-je? En est-il un seul qui ait développé sérieusement la grande question de l'application bien entendue des sciences exactes à la médecine? En est-il un seul qui ait abordé, avec les détails convenables, les points fondamentaux de la philosophie médicale? Non, cette matière est encore presqu'entièrement vierge, et si nous tenons à faire bien ressortir cette circonstance, c'est pour nous en servir comme d'un titre des plus légitimes à l'indulgence des lecteurs.

Le besoin d'un traité de *Philosophie médicale* est, d'ailleurs, généralement senti aujourd'hui : c'est une des grandes lacunes de la littérature médicale, qu'il appartient à notre siècle de combler.

Comme son titre l'indique, l'ouvrage que je publie n'est qu'un essai; je laisse à de plus habiles le soin de résoudre, d'une manière complète, toutes les questions que je me suis contenté d'effleurer. Tel qu'il est,

j'ai cru que cet ouvrage serait utile à ceux qui entrent dans la carrière de la médecine, et il n'a rien moins fallu que cette conviction pour me décider à le mettre au jour.

Je n'ignore point, en effet, le triste sort qui est réservé à des ouvrages où l'on est obligé de remonter aux principes mêmes de la médecine, et de poser pour ainsi dire les bases de sa constitution. C'est là une matière fort inflammable par elle-même, et qui le devient bien plus encore par les questions personnelles qu'on soulève nécessairement, en la traitant avec franchise et liberté: incedo per ignes....

En médecine, comme ailleurs, des esprits généreux ont, je le sais, arboré l'étendard de la conciliation. Mais, hélas! comment concilier pour longtemps des principes essentiellement ennemis et qui, comme ces nuages chargés d'une électricité dissérente, ne s'attirent et ne se rapprochent que pour se foudroyer. Cependant, objectera-t-on, peut-être, vous ne sauriez nier que la vérité ne se trouve dans un juste milieu entre deux opinions extrêmes. Elle s'y trouve quelquefois, en effet, quoique pas toujours. Mais que fait cela à la proposition précédente? Quelle que soit la place qu'occupe un principe vrai, qu'il soit à droite, à gauche ou au centre, en tant que principe, il se comporte toujours de la même manière, et il ne saurait vivre en bonne intelligence avec des principes qui lui sont opposés. Encore une fois, les principes démontrés ne capitulent pas, ne font pas de concession, ne se rendent pas. Or, sans démonstration, point de science. Je conviens que la démonstration est difficile quand il s'agit de certaines propositions médicales, et, jusqu'à ce que la vérité ait éclaté dans tout son jour, personne plus que moi n'est partisan du doute philosophique, de la tolérance scientifique. Nous verrons, au reste, dans le cours de cet Essai, à quels caractères on peut reconnaître la vérité en médecine, ainsi que dans les autres sciences d'observation.

Je crois avoir clairement prouvé, dans cet ouvrage, les rapports qui existent entre une partie des saits dont se compose la médecine et ceux dont s'occupent les sciences physiques proprement dites. Sous ce point de vue, la médecine, comme je l'ai écrit ailleurs, n'est que la mécanique, la physique et la chimie du corps vivant. En effet, dans l'étude des saits de l'ordre dont il s'agit, les médecins vraiment observateurs procèdent avec les mêmes méthodes que les physiciens et les chimistes (1). Ils observent les phénomènes, ils en recherchent les lois, et ils s'efforcent de remonter des phénomènes et des lois qui les régissent à la conception des forces générales qui animent les corps de la nature (2), for-

⁽¹⁾ Le calcul lui-même ou la méthode numérique rentre, ainsi que les méthodes physiques et chimiques, dans les méthodes usitées en médecine exacte. L'ai traité assez longuement ce sujet important dans le cours de cet Essai, et je regrette de n'avoir pas pu profiter alors de la savante discussion qui s'est élevée au sein de l'Académie des sciences sur le Calcul des probabilités, discussion postérieure à la composition de cet Essai. C'est en imposant ainsi à la médecine le frein des méthodes exactes, qu'on la préservera des erreurs dans lesquelles elle est si souvent tombée, et qu'elle s'élévera à toute la dignité dont elle est susceptible.

⁽²⁾ La méthode la plus sûre qui puisse nous guider dans la recherche de la vérité, consiste à s'élever, par induction, des phénomènes aux lois, et des lois aux forces. (Laplace, Essai philosophique sur les probabilités, page 258).

ces qu'on désigne aussi sous le nom de causes ou de propriétés générales, de causes premières, etc. Quant à ces forces, à ces causes, telles que le principe de la gravitation universelle, celui de l'affinité, etc., elles sont, j'en conviens, une simple conception de notre esprit, des étres de raison, comme on le disait autrefois, et leur essence est pour nous un secret impénétrable. L'existence de pareilles causes en tant que substances, ou être réels, est même niée par certains savants, suivant lesquels on ne devrait étudier que les phénomènes et les lois de leur production.

Mais si l'homme, sous le point de vue de sa vie organique, pour parler le langage de Bichat, ne présente à l'observateur que des conditions matérielles et dynamiques dont on retrouve les analogues, les semblables dans les corps bruts eux-mêmes à l'état de mouvement, d'activité, en est-il ainsi sous le point de vue de cette vie animale ou de relation, qui se compose de phénomenes si différents de ceux de la vie organique? Ici la science de l'homme physique se rattache à celle de l'homme moral, la physiologie se rallie à la métaphysique ou à la psychologie. Or, laissant de côté et respectant profondément tout ce qui fait partie de la foi proprement dite, tout ce qui concerne les mystères de la pure psychologie, il est certain que nous reconnaissons chez nous mêmes l'existence des phénomènes de cette vie sur-ajoutée, par une forme particulière d'observation, savoir, l'observation intérieure, la conscience, le sens interne; tandis que pour étudier ces mêmes phénomènes et leurs modifications chez les autres, nous empruntons le secours dés divers moyens d'expression, et l'interrogation proprement dite (1).

Quelque différents que soient les phénomènes moraux et intellectuels des phénomènes physiques, quelle que soit la cause première dont ils supposent l'intervention, quelque soit, en un mot, l'élément spirituel ou psychologique auquel on puisse les rattacher, il est évident qu'ils sont, d'ailleurs, soumis à des conditions organiques appréciables par nos moyens d'observation ou d'expérimentation directe, et qu'ils font essentiellement partie du domaine du physiologiste et du médecin.

Ainsi donc, on voit que, tout en faisant rentrer pleinement la médecine dans la classe des sciences d'observations, nous n'en professons pas moins qu'elle n'emploie pas les mêmes instruments d'observation et pour les phénomènes physiques proprement dits et pour les phénomènes psychologiques. On voit que, tout en étudiant les phénomènes intellectuels et moraux comme des fonctions, comme des actes d'un appareil organique (appareil nerveux), nous ne portons aucune

⁽¹⁾ La sensibilité, la volonté, la pensée étant des phénomènes qu'on ne peut ni voir, ni toucher, ni entendre, et le sens interne qui nous les fait reconnaître chez nous, ne pouvant nous les faire reconnaître directement chez les autres, on demande de quel droit nous en admettons néanmoins l'existence chez ces derniers. Cette question, puérile en apparence, est au fond extrémement sérieuse. En effet, on admet généralement que l'observation est la source de toutes nos connaissances de fait. Or, c'est un fait pour nous que nos semblables sentent, veulent, pensent, bien que ce fait ne nous soit révélé directement par aucune méthode d'observation. Nous ne l'admettons donc réellement que par induction, et cependant il ne nous paraît pas moins certain que s'il nous était révélé par voie d'observation directe.

atteinte aux croyances psychologiques, matière sur laquelle chacun a le droit de professer librement son opinion. En un mot, nous ne nous occupons spécialement que de problèmes du ressort de l'expérience et de l'observation, et non de ces questions de foi, éternellement insolubles par la méthode expérimentale. Or, en se bornant ici à étudier les phénomènes, sans s'inquiéter de leur cause première, on peut, comme l'a très bien dit Laplace, « porter dans la théorie de « l'entendement humain, la même exactitude que dans « les autres branches de la philosophie naturelle. »

Certes, même avec les restrictions précédentes, nous n'espérons pas trouver un assentiment unanime à tous les principes de philosophie médicale que nous avons développés dans cet *Essai*. Toutefois, ce n'est pas cette partie de notre ouvrage qui soulèvera contre nous le plus d'opposition. Il contient trois autres parties qui roulent sur des objets plus féconds encore en discussions ardentes, savoir, 1º une esquisse sur les principales révolutions de la médecine, 2º des généralités sur les causes, la nature, la clasification, le traitement des maladies, et 3º un parallèle statistique entre les résultats que nous avons obtenus par la formule des saignées coup sur coup dans le traitement des principales phlegmasies aiguës et ceux obtenus par les méthodes généralement adoptées jusqu'ici.

Ce n'est pas impunément que l'on peut remuer les questions de réformes et de révolutions médicales, agiter par conséquent les intérêts et les passions de ceux qui ont pris une part quelconque aux réformes les plus récentes. Je ne le sais que trop, et c'est là un point de la théorie ou de la philosophie du progrès dont je me suis occupé dans la première partie de cet ouvrage.

Quoiqu'il en soit, je déclare aux lecteurs que, dans tout ce que contiennent les quatre parties de cet essai, je n'ai été inspiré que par un amour sincère de la vérité et de la justice, et que je ne suis animé d'aucun sentiment haineux pour les personnes dont l'intérêt des saines doctrines m'a forcé quelquesois de combattre les opinions.

Quelques-uns me reprocheront, sans doute, d'avoir attaqué, avec trop de chaleur, certaines doctrines, certaines oppositions aux grandes réformes dont la médecine s'est enrichie depuis une vingtaine d'années. A cela je répondrai que j'ai cependant adouci bien des attaques, que j'aurais voulu les adoucir encore davantage, mais que je n'aurais pu le faire sans manquer entièrement le but que je me proposais.

A une époque où le bruit confus de mille voix opposées règne dans le monde médical, on ne peut se
faire entendre qu'en parlant un peu haut; à une époque où tant de partis contraires se disputent l'empire de la science, on ne peut prétendre à faire
triompher quelques convictions, sans animer un peu
les esprits, et les exciter au degré nécessaire pour que
les preuves positives sur lesquelles reposent ces convictions puissent produire tout leur effet. Je n'ignore
point qu'il est encore ici des bornes qu'il ne faut pas
franchir, et je me suis efforcé de me conformer à ce
précepte du poëte:

Est modus in rebus; sunt certi denique fines, Quos ultrà citràque nequit consistere rectum. Je ne sais si les hommes impartiaux et éclairés qui voudront bien se mettre en quelque sorte à ma place, blâmeront la manière dont j'ai procédé dans les discussions auxquelles j'ai soumis les doctrines de quelques auteurs; mais je puis affirmer que la franchise, la loyauté, la bonne foi ont toujours présidé à ces discussions, et que je ne me plaindrai jamais de ceux qui discuteront ainsi mes propres opinions (1).

menter par voie de mauvaise tot et de calomine, stre inepris il ciali la meilleure réponse à certaines attaques.

ESSAI

SUR LA PHILOSOPHIE ET LES GÉNÉRALITES

DE L

CLINIQUE MÉDICALE.

PREMIÈRE PARTIE.

RÉSUMÉ PHILOSOPHIQUE DES PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA MÉDECINE, SUIVI D'UN COUP D'OEIL RAPIDE SUR L'HISTOIRE DES INSTITUTIONS CLINIQUES.

PREMIÈRE SECTION.

ESQUISSE PHILOSOPHIQUE DES PROGRÈS DE LA MÉDECINE (1).

ARTICLE PREMIER.

État de la Médecine depuis Hippocrate jusqu'aux Arabes.

La première origine de la médecine, comme celle de toutes les autres sciences, se perd dans la nuit des temps. Elle date d'une époque bien antérieure à celle d'Esculape lui-même, et, semblable à la source du Nil, le berceau de la science de l'homme malade se dérobe à notre exploration. Citons à cet égard l'opinion de Sydenham et de Baglivi, en commençant par celle du premier de ces deux

⁽¹⁾ Honte à ceux qui pour combattre leurs adversaires ont recours à la falsification des faits et des opinions! Il m'est bien pénible de dire que quelques écrivains ont attaqué avec une arme pareille les résultats que j'ai obtenus par la formule des émissions sanguines coup sur coup. Pour s'en convaincre, on n'a qu'a lire un article qui a paru tout récemment dans un journal (Bulletin de thérapeutique, ayril 1836). Il faudrait la plume de Pascal pour faire bonne justice de ce petit chef-d'œuvre dans l'art d'argumenter par voie de mauvaise foi et de calomnie, si le mépris n'était la meilleure réponse à certaines attaques.

⁽¹⁾ Pour des détails plus étendus sur ce sujet, nous renvoyons le lecteur à la troisième édition de l'ouvrage de M. Broussais, intitulé: Examen des doctrines médicales.